

## Ses pénitences

"Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous." Cette voix qui criait au désert de Judée, retentit toujours dans l'Eglise. Mon père qui avait les oreilles ouvertes aux inspirations de l'Esprit, sut accueillir cette voix. Sans doute, les conditions de vie familiales et sociales l'y avait-il entraîné. On pourrait presque affirmer que Papa a mené une vie "pénitente", et l'on ne se tromperait guère. Sa vie entière eut sa part convenable de pénitences. En Carême, s'il faut redoubler de générosité pour se priver des "petites douceurs de la vie", que dire lorsque celles-ci sont déjà réduites au minimum? On réduira donc sur l'utile, le commode, voire même le nécessaire.

Pénitence dit privations.

Dans son jeune temps, la coutume était de jeûner le Carême entier. Le matin donc, après avoir jeûné au pain et à l'eau, Papa accompagnait son père au chantier. "Bûcher du bois tout l'avant-midi avec un estomac creux, je n'en ai pas été capable longtemps", me disait-il tout simplement lors de ma visite en 1960. (Quelques mois avant sa mort.) "J'ai demandé à mon père de manger des faillots" (fèves au lard) et la permission lui fut accordée.

De ses autres mortifications, petites ou grandes, il a gardé le secret, sauf pour celui trop évident de sa pipe. Le Carême entier, Papa serrait sa pipe, compagne fidèle de ses heures de travail solitaire. Oh! là il jeûnait... d'un jeûne non dommageable à la santé et combien méritoire devant Dieu qui mesure l'effort! Puis, avec quelle ardeur l'on "espérait Pâques!"

Il va de soi que les friandises étaient supprimées, même le jeu de cartes et la musique sur disque; pas complètement, bien sûr, pour les enfants; mais l'on sentait que c'était le Carême. C'était toute une ascèse que ce saint temps propice à la réflexion et à la conversion du coeur. Quand aux boissons alcooliques, mon père en prenait très peu.

L'aumône aussi avait sa place dans le coeur de Papa. Le pauvre et le malheureux de tout genre avaient sa sympathie. A l'occasion, il usait de ce moyen de diminuer ses propres dettes en donnant à un plus pauvre que lui. Il donnait selon ses moyens, mais il donnait de bon coeur. Et je suis certaine qu'il était plus heureux après avoir donné du blé ou une poche de patates à une famille pauvre, qu'un gala de homards à l'un de ses amis de la ville qui le lui rendait en services professionnels.

Souvent aussi, c'était l'aumône de son temps qu'il faisait à un voisin mal pris; ou encore, il offrait domicile à un orphelin ou à une grande malade chronique de la parenté qui se trouvait si bien qu'elle restait toujours longtemps!... Parfois, c'était un des ces "originaux et détraqués" dont s'enrichissent la plupart des paroisses, qui venait s'installer et dont il ne fallait jamais rire... (Les plus maussades s'en souviennent...)